



Chicago, 3778

Alice Nova

Jour 268

Ce matin en ouvrant la porte d'entrée j'ai senti une résistance inhabituelle. J'ai dû pousser très fort à tel point que je me suis fait mal au bras. Il y avait un cadavre derrière. J'avais déjà entendu parler de ces gens qui venaient mourir devant les maisons mais c'était la première fois que nous en avions un devant chez nous. C'était un homme, son visage ne me disait rien. Désormais les visages se ressemblaient presque tous et on avait même du mal parfois à distinguer les hommes des femmes. Pour lui j'en étais sûre à cause de son nez. Il avait un nez typiquement masculin qui avait peut-être été cassé récemment dans une rixe car on percevait une cambrure toute fraîche sur l'arête. J'étais un peu étonnée parce que le type était dans une position assez étrange, ou bien ce qu'on racontait sur les gens qui mouraient était faux. Normalement ils se couchaient sur un côté en position fœtale, c'est ce qu'on lisait dans les journaux et c'était le signe de la mort. Le type devant chez nous était à genoux, il était quand même dans une position fœtale mais il était droit. Je trouvais ça bizarre. Sa tête avait appuyé sur la porte et maintenant elle était collée. J'appelai Béni pour qu'il vienne voir mais il ne bougea pas. J'ai hurlé « Béni ! » trois fois de suite et il n'a pas dit un mot. Bientôt je l'oublierai complètement. Une fois de plus je devais me débrouiller toute seule. Si ça se trouve Béni est mort aussi et je devrais encore m'occuper de son cas. J'ai d'abord refermé la porte et le cadavre, toujours collé dessus, vint avec. Il fallait que je lise les instructions relatives à cette situation. Je dus les chercher un moment mais je finis par remettre la main dessus.

1. Mettre le corps dans le sac B667.
2. Fermer le sac avec le tissu adhésif correspondant. Ne pas utiliser d'autres fermetures (ficelle, corde ou autres).
3. Déposer le sac sur la voie publique.
4. Appeler le numéro 5055.

Je retournais dehors avec mon B667. Le type était toujours là avec son front collé sur ma porte. Je me demandais comment j'allais le décoller et après comment je pourrais le mettre toute seule dans le sac et le tirer jusqu'à la route. Je préférais remettre ça à plus tard. Je devais trouver à manger avant qu'il ne fasse nuit. J'avais à peu près trois heures devant moi.

Jour 269

Béni s'est enfin levé cette nuit. Je crois qu'il n'avait pas marché depuis trois jours. Son lit est un cloaque puant où se mélangent des urines, de la soupe et toutes sortes de morves. Je me suis levée dès que j'ai entendu du bruit pour l'espionner. Il marche comme un petit vieux, il fait des micro-pas et je crois que j'aurais pu le faire tomber en lui jetant quelque chose, la simple surprise, même si j'avais raté mon objectif, l'aurait fait vaciller. Il doit faire des pauses pour reprendre son souffle au bout de cinq ou six pas. Je l'ai suivi en me cachant derrière les meubles. À un moment j'ai failli tomber à cause de mon pied qui s'est entortillé dans la couverture que je traînais avec moi mais il n'a rien entendu. Je pensais qu'il voulait aller aux toilettes quand je l'ai vu prendre une autre direction. Il est allé dans le salon pour regarder à travers une fenêtre. J'ai cru qu'il rêvait et je n'osai pas le réveiller. Les fenêtres avaient été bouchées depuis des années, depuis que les températures étaient la plupart du temps en dessous de -30° C. Peut-être qu'il avait fait un rêve où tout était comme avant et il avait voulu vérifier. Il est resté à la fenêtre pendant plusieurs minutes et il a fait demi-tour. J'étais toujours cachée. Après il est allé à la cuisine et s'est assis. Béni me dégoûte plus que tous les cadavres que je peux rencontrer dans les rues. Je l'ai détesté dès que ça a commencé à mal tourner. Je le déteste de rester vivant, de s'accrocher et de vouloir encore être de ce monde.

Jour 273

Je viens de me réveiller. La pièce est très sombre. C'est peut-être encore la nuit. Je ne sais pas. C'est peut-être anormal. Je n'ai aucun moyen de le savoir non plus. Les journaux ont cessé d'être distribués hier. Je suis déprimée. Je crois que je n'ai plus le courage de me battre. La dernière fois que j'ai entendu parler un scientifique, c'est assez vieux car la radio existait encore, il disait qu'une partie de la

population parviendrait à s'adapter au nouveau climat mais la baisse des températures a largement dépassé les estimations et j'ai le sentiment chaque jour un peu plus de vivre la fin du monde. Je m'accroche pourtant à cette pensée et je crois que si je ne l'avais pas entendue j'aurais désespéré depuis longtemps. Cela peut paraître ténu mais jusqu'à aujourd'hui c'est la seule chose pour laquelle je continue à me lever et à chercher de la nourriture, l'espoir de faire partie des survivants, d'être parmi ce petit noyau d'humains qui recréeront quelque chose. Parfois je me laisse porter par cette idée et je me sens complètement exaltée. J'imagine une humanité meilleure, plus forte, nous aurons de nouvelles connaissances, nous serons plus combattifs et plus soucieux de notre environnement, nous devons tout rebâtir. J'ai même dessiné les plans d'une maison du futur où tout est conçu pour résister au froid. Je ne sais pas comment cela est venu, je n'avais jamais dessiné de ma vie et un jour j'ai pris un crayon et réalisé cette maison sur papier. J'y vois encore aujourd'hui le signe que je fais partie des élus. La maison est assez simple, les murs extérieurs sont très épais avec une largeur prévue entre un et deux mètres, construits dans des matériaux ultra-isolants. À l'inverse les murs intérieurs qui séparent les différentes pièces sont de simples et menues cloisons qui doivent laisser circuler la chaleur. Cette maison est ronde pour favoriser la circulation de l'air. Elles sont toutes divisées en deux étages et j'ai mis les chambres à l'étage supérieur où il fait toujours plus chaud. Je leur ai donné un nom, je les appelle « amalgames » parce que ce mot m'évoque quelque chose de très serré. Ce plan n'est pas révolutionnaire mais j'aime bien imaginer des centaines d'amalgames très proches les uns des autres, je les ai regroupés en cercles et ils sont protégés ensemble du vent, des tempêtes et des froids extrêmes, lorsqu'en hiver les températures vont jusqu'à -100° C comme cela s'est produit cette année, par une sorte de cloche qui les envelopperait tous. Je ne sais pas encore avec quel matériau nous pourrions construire cette cloche, quelque chose entre le verre et le plastique, quelque chose qui soit dur comme le verre et résistant comme le plastique. Les amalgames ont tous une fenêtre pour voir ce qui se passe à l'extérieur. Cela me paraît indispensable pour prévenir des intrusions car au début notre société serait certainement la proie de diverses tribus qui auraient résisté ça et là.

Jour 274

Enfin Béni est mort et je me retrouve avec deux cadavres car je n'ai toujours pas enlevé celui qui se trouve sur le pas de ma porte. La dernière fois que j'ai vu Béni c'est lorsqu'il s'était levé pour regarder à travers la fenêtre. Il était retourné se coucher sans qu'on se soit parlé et depuis il était resté dans sa chambre où je suis entrée ce matin par curiosité, simplement pour voir s'il était encore vivant. J'ai dû m'approcher au plus près de lui pour avoir la certitude de son décès. Ce fut très simple car il était mort depuis plusieurs jours et ses membres étaient déjà en voie de décomposition.

Il existe un autre protocole pour les morts identifiables. Jusqu'à présent ceux qui peuvent être identifiés par un membre de leur famille ou une connaissance quelconque doivent être signalés, on les met dans les sacs C33 et on remplit le formulaire qui se trouve avec. J'ai préféré mettre Béni dans les autres sacs, de ceux qui ne sont pas identifiés car j'avais du pain sur la planche avec cet inconnu qui avait toujours le front collé à ma porte. Béni avait toujours été un gringalet et comme il s'était laissé mourir de faim il ne devait guère peser plus de trente kilos. Je mis quand même un bon moment pour faire glisser le sac de sa chambre jusqu'à la rue. Je m'aperçus alors que les cadavres n'étaient plus ramassés, en tout cas ils ne l'avaient pas été depuis des jours car les fameux sacs noirs, ceux des gens non identifiés, s'amoncelaient en tas le long de la rue. Les gens devaient faire comme moi, je crois qu'ils ne remplissaient plus les formulaires d'état civil. Combien de personnes étaient encore en vie dans le quartier ? Peut-être que j'étais la seule survivante. Après avoir allongé Béni avec les autres, j'entrepris de faire le tour du quartier. Je devais aussi trouver à manger, j'espérais avoir un peu de chance et mettre la main sur quelques denrées rares. Les légumes ne peuvent plus pousser, la plupart des animaux sont morts, à part l'eau tout ce qui est naturel a disparu et nous nous alimentons avec des plats entièrement chimiques qui nous donnent suffisamment de calories pour survivre. Je n'avais pas ramené grand-chose la dernière fois, il fallait que je trouve plus aujourd'hui. Mais je devais parcourir des kilomètres à pieds pour rejoindre le mall le plus proche et avec les intempéries continues je mettais beaucoup de temps. Je partis à la recherche de mes semblables et de nourriture. Le quartier paraissait vide, les bruits que j'entendais parvenaient tous du vent qui s'engouffrait dans les rues, entre les maisons, sous les toits, j'avais l'impression que ce sifflement avait une

signification, comme un avertissement, mais je continuais à marcher, au moins pour me sentir vivante, l'absence d'hommes donnant au quartier l'image d'un décor morbide. Je n'osais pas pénétrer dans les maisons de peur d'être prise pour une pilleuse et me faire agresser. La propriété privée était plus que jamais sacrée et on nous conseillait de garder nos distances avec les pavillons et de ne marcher que sur la voie publique. Je marchais depuis une heure et je n'avais toujours rencontré personne. Les panneaux d'information n'avaient pas été remplacés depuis longtemps, j'avais déjà lu ces nouvelles lors de ma dernière sortie qui remontait à plusieurs jours, on nous demandait justement de rester à l'intérieur de nos baraques sans préciser les raisons de ce cloisonnement. Le délai du cloisonnement était dépassé et j'aurais dû voir des habitants hors de chez eux. Je ne comprenais pas. Je continuais à marcher. Les gens préféraient peut-être garder leur foyer. Je me rapprochais du mall, j'aimais bien marcher sur le périphérique, je trouvais encore cela amusant. Ici la couche de neige, pour une raison que je ne comprenais pas, était beaucoup plus épaisse et je m'enfonçais jusqu'au milieu des cuisses par endroits. J'avançais de plus en plus lentement et je pensais que les habitants ne sortaient plus à cause de ces averses. J'espérais trouver au moins quelques habitants près du mall mais il n'y avait que des sacs noirs un peu partout. Pire, le mall était fermé. Je n'avais pas de nourriture et j'étais seule à des kilomètres de chez moi. Je retournais du côté du périphérique en pensant à mes amalgames, j'en voyais partout, ils arrivaient par le ciel et on les déposait au sol, ils glissaient comme des bulles de savon et parvenaient à se stabiliser en se collant les uns aux autres, et puis un visage apparut. Je voyais Béni. Je lui demandais ce qu'il faisait là mais il ne voulait pas me répondre. Il m'attrapa juste par la main pour me guider quelque part. Je continuais à lui poser des questions et il s'entêtait à garder le silence. Il me tirait dans la neige par le poignet, j'avais si mal que je croyais que ma main finirait par se détacher de mon corps. Béni m'amena jusqu'au pont en face du mall, il voulait que je saute là mais je me débattis de toutes mes forces et je hurlais pour lui faire peur. Finalement il me laissa tranquille.

Jour 275

J'ai dormi une très grande partie de la journée. J'étais épuisée à cause de la marche d'hier et parce que je n'avais rien mangé depuis longtemps. J'ai remarqué que

les journées ont beaucoup diminué, la nuit s'étire chaque jour un peu plus et bientôt le soleil disparaîtra complètement. À présent l'eau est rare.

Jour 280

J'aurais dû écouter Béni et sauter du pont. Mon ventre ressemble à une baudruche et des selles jaunâtres partent sous moi sans que je ne puisse plus rien contrôler. J'ai mal et je ne peux pas me lever. J'ai peur de mourir ici. J'ai acquis la conviction que je suis la seule survivante de Chicago.

Jour 281

C'est fini. Il n'y a plus de lumière. J'ai accompagné la fin du monde.